

Ans l'éloigner des affaires, où elle se mainte-
 de J. C. nait malgré lui. Alphonse le Chaste ré-
 793 gnait en Espagne. La continence perpé-
 tuelle que garda ce prince, lui mérita ce
 beau titre, et le rendit digne d'affranchir
 l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles,
 que son oncle Mauregat avait accordé aux
 Maures. Soixante-dix mille de ces infi-
 dèles tués dans une bataille, avec Mugaït,
 leur général, firent voir la valeur d'Al-
 phonse. Constantin tâchait aussi de se
 signaler contre les Bulgares; mais les
 succès ne répondaient pas à son attente.
 Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irène;
 795 et, incapable de se gouverner lui-même
 autant que de souffrir l'empire d'autrui,
 il répudia sa femme Marie, pour épouser
 796 Théodote, qui était à elle. Sa mère irritée
 fomenta les troubles que causa un si
 grand scandale. Constantin périt par ses
 artifices. Elle gagna le peuple en modé-
 rant les impôts, et mit dans ses intérêts
 les moines avec le clergé par une piété
 apparente. Enfin elle fut reconnue seule
 impératrice. Les Romains méprisèrent ce
 gouvernement et se tournèrent à Charle-
 magne, qui subjuguait les Saxons, répri-
 mait les Sarrasins, détruisait les hérésies,
 protégeait les papes, attirait au christia-
 nisme les nations infidèles, rétablissait
 les sciences et la discipline ecclésiastique,
 assemblait de fameux conciles où sa pro-
 fonde doctrine était admirée, et faisait
 ressentir non-seulement à la France et à
 l'Italie, mais encore à l'Espagne, à l'An-
 gleterre, à la Germanie, et partout, les
 effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel Empire.

Enfin, l'an 800 de Notre-Seigneur, ce grand
 protecteur de Rome et de l'Italie, ou pour mieux
 dire de toute l'Église et de toute la chrétienté,
 élu empereur par les Romains sans qu'il y pen-
 sât, et couronné par le pape Léon III, qui avait
 porté le peuple romain à ce choix, devint le fon-
 dateur du nouvel empire et de la grandeur tem-
 porelle du saint-siège.

Voilà, Monseigneur, les douze époques que j'ai
 suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune
 d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous
 pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, dis-
 poser, selon l'ordre des temps, les grands évé-
 nements de l'histoire ancienne, et les ranger pour
 ainsi dire chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié, dans cet abrégé, cette cé-
 lèbre division que font les chronologistes de la
 durée du monde en sept âges. Le commencement
 de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle
 quelques autres, c'est afin que les choses soient
 plus distinctes, et que l'ordre des temps se dé-
 veloppe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je
 ne prétends pas, Monseigneur, que vous vous
 chargiez scrupuleusement de toutes les dates;
 encore moins que vous entriez dans toutes les dis-
 putes des chronologistes, où le plus souvent il ne
 s'agit que de peu d'années. La chronologie con-
 tentieuse, qui s'arrête scrupuleusement à ces mi-
 nuties, a son usage sans doute, mais elle n'est
 pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un
 grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette
 discussion des temps; et, parmi les calculs déjà
 faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vrai-
 semblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années,
 depuis le temps de la création jusqu'à Abraham,
 il faille suivre les Septante, qui font le monde
 plus vieux, ou l'hébreu, qui le fait plus jeune de
 plusieurs siècles; encore que l'autorité de l'ori-
 ginal hébreu semble devoir l'emporter, c'est une
 chose si indifférente en elle-même, que l'Église,
 qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de
 l'hébreu dans notre Vulgate, a laissé celle des
 Septante dans son Martyrologe. En effet, qu'im-
 porte à l'histoire de diminuer ou de multiplier
 des siècles vides, où aussi bien l'on n'a rien à
 raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les
 dates sont importantes aient des caractères fixes,
 et que la distribution en soit appuyée sur des fon-
 dements certains? Et quand même dans ces temps
 il y aurait de la dispute pour quelques années, ce
 ne serait presque jamais un embarras. Par exem-
 ple, qu'il faille mettre de quelques années plus
 tôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la
 naissance de Jésus-Christ : vous avez pu recon-
 naître que cette diversité ne fait rien à la suite
 des histoires, ni à l'accomplissement des conseils
 de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui
 brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer
 des autres entre les savants.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du
 compte des olympiades, quoique les Grecs, qui
 s'en servent, les rendent nécessaires à fixer les
 temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir
 recours dans le besoin : mais, au reste, il suffira
 de vous attacher aux dates que je vous propose
 comme les plus simples et les plus suivies, qui
 sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de
 Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-
 Christ dans toute la suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de
 vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit
 absolument nécessaire pour lier toutes les histo-
 res, et en montrer le rapport. Je vous ai dit, Mon-
 seigneur, que mon principal objet est de vous
 faire considérer, dans l'ordre des temps, la suite
 du peuple de Dieu et celle des grands empires.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand
 mouvement des siècles, où elles ont pour ainsi
 dire un même cours : mais il est besoin, pour les
 bien entendre, de les détacher quelquefois l'une
 de l'autre, et de considérer tout ce qui convient
 à chacune d'elles.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

La création, et les premiers temps.

La religion et la suite du peuple de Dieu con-
 sidérée de cette sorte, est le plus grand et le plus
 utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux
 hommes. Il est beau de se remettre devant les
 yeux les états différents du peuple de Dieu, sous la
 loi de nature et sous les patriarches; sous Moïse et
 sous la loi écrite; sous David et sous les prophè-
 tes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-
 Christ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-
 dire, sous la loi de grâce et sous l'Évangile; dans
 les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux
 où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été
 réduit à un seul peuple, et dans ceux où, confor-
 mément aux anciennes prophéties, il a été répandu
 par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes,
 encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être
 soutenus par des récompenses et des châtimens
 temporels; et dans ceux où les fidèles mieux ins-
 truits ne doivent plus vivre que par la foi, atta-
 chés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espé-
 rance de les posséder, tous les maux qui peuvent
 exercer leur patience.

Assurément, Monseigneur, on ne peut rien
 concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de
 s'être premièrement choisi un peuple qui fût un
 exemple palpable de son éternelle providence;
 un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune
 dépendît de la piété, et dont l'état rendit témoi-
 gnage à la sagesse et à la justice de celui qui le
 gouvernait. C'est par où Dieu a commencé, et c'est
 ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais après
 avoir établi par tant de preuves sensibles ce fon-
 dement immuable, que lui seul conduit à sa volonté
 tous les événements de la vie présente, il était tems

d'élever les hommes à de plus hautes pensées; et
 d'envoyer Jésus-Christ, à qui il était réservé de
 découvrir au nouveau peuple, ramassé de tous les
 peuples du monde, les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces
 deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ
 fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou at-
 tendu, ou donné, il a été dans tous les temps la
 consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou
 plutôt toujours la même dès l'origine du monde :
 on y a toujours reconnu le même Dieu, comme
 auteur, et le même Christ, comme sauveur du
 genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus an-
 cien parmi les hommes que la religion que vous
 professez, et que ce n'est pas sans raison que
 vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à
 en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de
 voir que dans les temps où les histoires profanes
 n'ont à nous conter que des fables, ou tout au
 plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écri-
 ture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus an-
 cien livre qui soit au monde, nous ramène par
 tant d'événemens précis, et par la suite même
 des choses, à leur véritable principe, c'est-à-
 dire, à Dieu qui a tout fait; et nous marque si
 distinctement la création de l'univers, celle de
 l'homme en particulier, le bonheur de son pre-
 mier état, les causes de ses misères et de ses faibles-
 ses, la corruption du monde et le déluge, l'origine
 des arts et celle des nations, la distribution des
 terres, enfin la propagation du genre humain,
 et d'autres faits de même importance dont les
 histoires humaines ne parlent qu'en confusion,
 et nous obligent à chercher ailleurs les sources
 certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant
 d'autorité, sa suite continuée sans interruption
 et sans altération durant tant de siècles, et mal-
 gré tant d'obstacles survenus, fait voir manifes-
 tement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir
 toujours subsister sur les mêmes fondemens dès
 les commencemens du monde, sans que ni l'ido-
 lâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toutes
 parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les
 hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la cor-
 rompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sec-
 tateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs
 crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule
 suffit pour abattre toutes les choses humaines,
 aient jamais été capables, je ne dis pas de l'étein-
 dre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle